

Fran Tonkiss

**traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Marc Saint-Upéry**

Les auteurs qui écrivent sur la ville sont souvent sensibles au type spécifique de solitude qui émane des environnements urbains. Il s'agit là d'un thème déjà ancien en sociologie urbaine ; son importance a été récemment mise en relief par les études démographiques qui montrent que, dans beaucoup de villes, un nombre croissant de personnes vivent seules. Cette tendance contemporaine à la solitude urbaine et à l'hyper-individualisation coexiste cependant de façon remarquable avec une autre dynamique de fond : l'érosion radicale de la vie

privée sous l'effet d'une série d'innovations technologiques — qu'il s'agisse des réseaux de vidéosurveillance, des systèmes de radio-identification (RFID) et d'autres techniques d'identification et de traçabilité automatique, ou encore des dispositifs de dévoilement extrême de l'intimité à travers les réseaux sociaux. Toutes ces technologies remettent fortement en question les distinctions conventionnelles entre le « public » et le « privé ».

Les diverses approches de la ville moderne décrivent souvent la vie urbaine comme un vecteur d'isolement, d'anonymat, de détérioration des liens sociaux et d'érosion de la communauté. Mais simultanément, il semblerait qu'à ce type de description réponde une série de tentatives d'identifier de nouveaux fondements du lien social et de la vie communautaire en milieu urbain. D'un côté, la taille, la densité et la diversité des populations urbaines engendrent l'isolement et l'aliénation réciproque des individus, de l'autre, ces mêmes facteurs tendent à favoriser la formation de sous-cultures spécifiques et de liens sociaux imaginaires et volontaires, ainsi que la re-création de communautés basées sur des réseaux d'affinité. Ces contre-tendances sont aujourd'hui amplifiées par la mise en connexion de la vie urbaine et de l'espace citadin par le biais des réseaux électroniques.

L'idée de solitude ou de séparation en tant que condition sociale trouve son énoncé classique dans les travaux du sociologue allemand Georg Simmel. Les relations d'indifférence ou même d'aversion sont des relations fondamentalement sociales dans la mesure où elles offrent le seul moyen possible de cohabiter avec une pléthore d'inconnus dans les espaces surpeuplés de la cité. Elles permettent aux individus de négocier un espace social sursaturé tout en préservant un certain degré de « propriété privée sur le plan psychologique ». Ce qui apparaît comme une dissociation est en réalité une forme élémentaire de « sociation » urbaine qui nous permet de coexister avec tous ces autres qui nous sont largement inconnus. Le refus de l'interaction n'est donc pas simplement une forme de repli social, mais une condition essentielle de la vie sociale urbaine qui garantit à la fois l'équilibre psychique des individus et une paix sociale relative.

Il s'agit d'un argument psychologique qui met en lumière le fait de l'altérité dans la vie sociale. La différence est une réalité profondément spatiale à laquelle nous sommes constamment confrontés à chaque rencontre et à chaque échange de regards dans les rues de la ville. L'existence urbaine amplifie la contradiction entre le caractère collectif de la vie sociale et la solitude radicale de l'individu, entre les exigences du groupe et celles de la personne. Elle est la quintessence de « l'unité entre proximité et distance qui est constitutive de toute relation humaine », quel que soit son degré de contingence ou d'intimité (Simmel, 2004, p. 73). En ce sens, les stratégies routinières du quotidien (éviter tout contact visuel dans la rue, ignorer l'inquiétante intimité d'un wagon de métro bondé) déploient à l'échelle micro les tensions macro entre individualité et vie collective, entre autonomie et communauté. Dans la ville

moderne, la liberté individuelle va de pair avec l'impersonnalité et l'anonymat. « Car ici, comme ailleurs, explique Simmel (1997, p. 181), il n'est nullement nécessaire que la liberté de l'homme trouve une traduction dans sa vie affective en termes de confort émotionnel. »

Ce que je cherche entre autres à montrer, c'est que les diverses formes de l'indifférence urbaine renvoient à une politique quotidienne de la différence dans la ville. Le règne du privé ou de l'anonymat n'est pas seulement un symptôme de l'aliénation de la vie urbaine, ni un simple bénéfice du privilège culturel qui permet à certaines personnes de se frayer leur chemin dans la ville sans interférence extérieure. En milieu urbain, l'indifférence d'autrui est une source potentielle d'expansion des droits et des libertés de l'individu. Une telle relation d'indifférence peut être considérée comme éthique dans la mesure où elle instaure un comportement du soi par rapport à autrui, fût-il minimaliste. Cette orientation du soi par rapport à autrui, telle qu'elle se déploie à travers les actes les plus triviaux dans les espaces communs de la ville, semble faire contraste avec les types de mise en scène de soi pour les autres qui caractérisent la socialité des réseaux sociaux.

Si la vie urbaine est une existence vécue au milieu des étrangers, elle exige dès lors un minimum de considération — fût-elle passagère ou marginale — pour les droits et l'identité de ces étrangers. La fermeture de l'espace de la rencontre, qu'elle passe par le repli communautaire ou par la sécession radicale au sein de la sphère privée, revient à neutraliser notre capacité d'identification imaginaire avec les êtres qui ne nous sont pas familiers. La puissance de l'imagination sociale ne repose pas seulement sur sa capacité de nouer des liens avec autrui, mais aussi sur un certain potentiel de déliaison et d'acceptation de la dissociation comme forme de rapport social. Il est donc possible d'attribuer une valeur positive à ce qui pourrait apparaître comme une relation négative. La solitude de la vie urbaine a un caractère ambivalent. Elle est le lieu d'un compromis entre liberté et sociabilité. Car au fond, une des aspirations potentielles des citoyens est de pouvoir s'éloigner de la foule.

Cet art urbain de l'invisibilité renvoie à ma deuxième préoccupation : qu'en est-il de ces actes infimes et de ces pratiques urbaines mineures qui dégagent l'espace d'une forme d'interaction sociale et d'intervention spatiale ? Pour réfléchir de façon plus positive aux « nouveaux liens [qui] s'instaurent au sein de la ville contemporaine », on pourrait mettre l'accent sur les tentatives de « relocaliser » les pratiques critiques urbaines et de les ancrer dans les espaces de l'habitat, de la production, de la consommation, du recyclage et du loisir. Même si les cultures alternatives d'échange et d'interaction économiques et urbains — fondées sur des pratiques d'auto-construction, d'auto-organisation, de jardinage, de récupération, d'occupation et d'appropriation temporaire — peuvent passer par la médiation des réseaux virtuels, elles dépendent toutefois de pratiques bien réelles enracinées dans un « être là » spatialisé. Ce type de pratique urbaine évoque la fascination de Michel de Certeau pour ces tactiques mineures du faire quotidien : marcher, lire, manger, parler, habiter, cuisiner, consommer ou recycler. On peut y voir autant d'ingrédients d'un véritable urbanisme « frugal » promouvant au sein des espaces saturés des villes survalorisées une économie de moyens et des systèmes de valeur alternatifs.

Bibliographie

G. Simmel, « The metropolis and mental life », in D. Frisby and M. Featherstone (dir.), *Simmel on Culture*. Sage, Londres et Newbury Park, p. 174-185, 1997 [1903].

G. Simmel, « The stranger », in C. Jenks (dir.), *Urban Culture : Critical Concepts in Literary and Cultural Studies*, Routledge, Londres et New York, Volume III, p. 73-77, 2004 [1908].